

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ;
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?
Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter ;
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir,
Je ne puis que résoudre et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la foule se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi ;
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
 En ce pressant besoin redouble ton secours ;
 Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
 Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
 Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
 Prête du haut du ciel la main à ton ami.
 Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?
 Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
 Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;
 Mais comme il suffira de trois à me garder,
 L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ;
 Je crois que sans péril on peut me satisfaire :
 Si j'avais pu lui dire un secret important,
 Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
 Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCÈNE II. — POLYEUCTE.

Les gardes se retirent aux coins du théâtre.

Source délicieuse, en misère féconde,
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
 Heureux attachements de la chair et du monde,
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
 Toute votre félicité,
 Sujette à l'instabilité,
 En moins de rien tombe par terre ;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
 Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
 Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
 Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
 Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus ;
 Et les glaives qu'il tient pendus
 Sur les plus fortunés coupables,
 Sont d'autant plus inévitables,
 Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
 Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
 De ton heureux destin vois la suite effroyable ;
 Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
 Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;
 Rien ne t'en saurait garantir ;
 Et la foudre qui va partir,
 Toute prête à crever la nue,
 Ne peut plus être retenue
 Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
 Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
 Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
 Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
 Monde, pour moi tu n'as plus rien :
 Je porte en un cœur tout chrétien
 Une flamme toute divine ;
 Et je ne regarde Pauline
 Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
 De vos sacrés attraits les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
 Vos biens ne sont point inconstants ;
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
 Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,

N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III. — POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même ;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités ;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux ;
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous.
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance ;
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos tristes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus ; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages :
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle.

Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline, il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment ; laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux hontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
 Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
 Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
 Du premier coup de vent il me conduit au port,
 Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
 Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...
 Mais que sert de parler de ces trésors cachés
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
 Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
 Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
 Je ne te parlais point de l'état déplorable
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
 Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
 Et je ne voulais pas de sentiments forcés :
 Mais cette amour si ferme et si bien méritée
 Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
 Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
 Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
 Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
 Se figure un bonheur où je ne serai pas !
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
 Encor s'il commençait un heureux repentir,
 Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !
 Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
 Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
 Le déplorable état où je vous abandonne

Est bien digne des pleurs que mon amour vous dome ;
 Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
 J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs :
 Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
 Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière ;
 S'il y daigne écouter un conjugal amour,
 Sur votre aveuglement il répandra le jour.
 Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
 Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
 Avec trop de mérite il vous plut la former,
 Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
 Pour vivre des enfers esclave infortunée,
 Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt !...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
 Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
 Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
 Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine;
Je vais...

SCÈNE IV. — POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN,

GARDÉS.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez, avant ma mort, que je vous le résigne,
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux:
S'il vous a désunis, sa mort va vous rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi:
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V. — SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,

Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas,
Aurait pu vous connaître et ne vous chérir pas?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte: il fait plus, il vous cède;
Et, comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux;
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que...

PAULINE.

Brisons là; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière:
Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre, il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause encore qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte:
Mais sachez qu'il n'est point de si cruel trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,

Qui de quelque façon soit cause de sa mort :
 Et, si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
 L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
 Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
 Mon père est en état de vous accorder tout,
 Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,
 Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
 Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
 Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
 Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
 Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
 Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
 C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
 Et si ce n'est assez de votre renommée,
 C'est beaucoup qu'une femme, autrefois tant aimée,
 Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
 Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
 Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
 Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ;
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
 Pour vous priser encor, je le veux ignorer.

SCÈNE VI. — SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce ci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre
 Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre !
 Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;
 Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;
 Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
 Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née ;
 Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus :
 Toujours triste, toujours et honteux et confus
 De voir que lâchement elle ait osé renaître,
 Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître ;
 Et qu'une femme enfin dans la calamité
 Me fasse des leçons de générosité.
 Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
 Mais elle est inhumaine autant que généreuse ;
 Pauline ; et vos douleurs, avec trop de rigueur,
 D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.

C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne ;
 Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;
 Et que, par un cruel et généreux effort,
 Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;
 Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
 Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
 D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle
 Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;
 Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
 En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
 Prenez garde au péril qui suit un tel service ;
 Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
 Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien !
 Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
 Qu'elle est et fut toujours la haine de Décie ?
 C'est un crime vers lui si grand, si capital,
 Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
 S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
 Je suis encor Sévère ; et tout ce grand pouvoir
 Ne peut rien sur ma gloire et rien sur mon devoir.
 Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;
 Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
 Comme son naturel est toujours inconstant,
 Périssant glorieux, je périrai content.
 Je te dirai bien plus, mais avec confiance :
 La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
 On les hait ; la raison, je ne la connais point ;
 Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
 Par curiosité j'ai voulu les connaître :
 On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître ;
 Et sur cette croyance on punit du trépas
 Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
 Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse,

Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce ;
 Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
 Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux :
 Tous les monstres d'Égypte ont leur temple dans Rome ;
 Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;
 Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
 Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
 Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
 Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
 De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
 Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
 Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
 Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
 Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
 Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
 Les vices détestés, les vertus florissantes ;
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
 Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
 Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux ;
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
 Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
 Et contentons ainsi, d'une seule action,
 Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?
 As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,

Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !
 Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;
 Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
 Les restes d'un rival trop indignes de lui.
 Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
 Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;
 Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :
 L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
 Je sais des gens de cour quelle est la politique,
 J'en connais mieux que lui la plus fine pratique,
 C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur.
 Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
 De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;
 Épargnant son rival, je serais sa victime ;
 Et s'il avait affaire à quelque maladroit,
 Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait ;
 Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;
 Il voit quand on le joue et quand on dissimule ;
 Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
 Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science.
 Quand une fois un homme a droit de nous haïr,
 Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,
 Toute son amitié nous doit être suspecte.
 Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
 Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
 Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;
 Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,
 Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...